

T. Pashkevitch

Le chef scientifique: I. I. Lyubanets, le maître assistant de la chaire de la formation professionnelle de langue étrangère de l'Université d'État de Baranovitchi

POUR UNE ECOLOGIE DU LANGUAGE

Parmi toutes les formes de pollution que génère l'activité humaine, l'une des plus dévastatrices est la pollution du langage.

La société de consommation, armée de ses deux puissants moteurs que sont le marketing et la communication, a généré au cours de ces dernières décennies ce que l'on pourrait nommer une inflation du langage. Des slogans publicitaires aux discours politiques, le phénomène est le même: on assiste partout à une surenchère de mots consensuels, de fausses questions et de paroles vaines qui, mis bout à bout, forment un babil informe et creux, aussi vide qu'il est assourdissant [1, p.43].

Aujourd'hui on se produit un terme nouveau, qui désigne ce phénomène: un bruit blanc.

Les conséquences de ce "bruit blanc" sont multiples: il réduit notre attention, anesthésie nos cerveaux, et surtout il conduit à un sentiment d'impuissance généralisé. Totalement dénuée de performativité, la parole des autorités – qu'il s'agisse des dirigeants politiques, des patrons d'entreprise, mais aussi plus globalement des anciennes figures de la république que sont les intellectuels, par exemple – n'a plus aucun sens pour les citoyens, qui en viennent à douter des autorités elles-mêmes. Ce doute, qui caractérise l'époque, participe grandement à la disparition du sentiment d'appartenance à un corps social uni. Noyés sous un amas de mots quotidiennement renouvelés, privés d'histoires porteuses de sens et de débats réellement contradictoires qui leur permettraient de se faire une opinion – autrement dit de "prendre parti" au sens littéral du terme – , les individus se replient sur eux-mêmes ou sur leur communauté, seul endroit où ils ont l'impression d'être compris et surtout de comprendre quelque chose à ce qu'on leur dit [2].

La pollution du langage a donc un rôle direct dans cette regression identitaire nostalgique que vit le pays. Mais cette dérive du langage n'est pas une fatalité: il est urgent de faire retrouver au langage son utilité et sa capacité à édifier et à transformer le réel. Pour cela, il faut oser la projection dans le futur d'une part, et associer parole et action, d'autre part. Par exemple:

Mon ressenti. – Mot à utiliser sans modération et ad nauseam si vous voulez passer pour quelqu'un de fin et de compassionnel. Sentir, c'est beau (à l'expression des pieds, il va s'en dire), mais "ressentir", whaouh! c'est énorme;

Prenez soin de vous. – De quoi je me mêle? Si j'ai envie de sortir tout nu par moins zéro, de boire du gros gros rouge toute la nuit, de bouffer des cacahuètes à l'huile de palme tout en fumant deux paquets de clopes, ça te derange.

Le langage, en renonçant à être le maquillage de l'impuissance ou la figure permanente du désir d'être aimé, peut devenir la base d'une nouvelle relation de confiance entre les individus et les autorités, et entre les individus tout court [3, p. 188].

LITERATURE

1. Иванова Е. В. Цели, задачи и проблемы эколингвистики. / Е.В. Иванова // Прагматический аспект коммуникативной лингвистики и стилистики: сборник научных трудов / Отв. ред. Н. Б. Попова. – Ч.: Изд-во ИИУМЦ «Образование». – 2007. – С. 41-47
2. Пылаева Е.М. К вопросу об эколингвистике в свете современных эколого-эволюционных исследований / Е.М. Пылаева // Культура и образование. – Февраль 2014. – № 2 [Электронный ресурс]. URL: <http://vestnik-rzi.ru/2016/03/1367> (дата обращения: 28.02.2016).
3. Calvet, L.-J. Pour une ecologie des langues du monde / L.-J. Calvet. – Paris: Plon, 1999. – 188 p.